



# JOURNAL DE GUIGNOL

ILLUSTRÉ

On reçoit les abonnements :  
BUREAU CENTRAL DES JOURNAUX  
RUE TUPIN, 34.

Politique et Hebdomadaire

ABONNEMENTS

	Six mois.	Un an.
Lyon et le Rhône.....	6 fr.	12 fr.
Autres Départements....	8 fr.	15 fr.
Etranger, port en sus.		

Pour la Correspondance :  
BOITE A LYON ]  
RUE DE CONDE, 39.

## SUITE DE LA REVUE DES Administrations Lyonnaises PAR GUIGNOL

Eh ben ! les gones, vous avez ben arreluqué sus mon papelard journalistique tout ça que je vous detrancannais la semaine dernière et que conçarnait les administrances Yonnaises.

Mais c'est pas fini, les t'amis, et je n'en ai ben encore à vous debobiner de z'affaires qu'achèveront pour le sûr de vous y faire voir clair. Car c'est ben là de choses que vous sont n'arrivées tout comme à moi et que nous povons pas laisser passer comme ça.

Ainsi, tenez, à commencer par les vendangeurs de Venissieux, du depis qu'y viennent dans Lyon, et que c'est pas d'aujourd'hui, ont y jamais tant selement pensé à sanger leurs manigances pour pas tant nous emmieller ? On nous avait portant ben promis que ça serait pus de même ; on nous bajaffait que gn'avait de malins qu'aviont maginé de z'évènements pour tout améyorer ce système emboconnatoire. Y z'ont



ben commencé par faire de z'esquepériences avé de machines à la vapeur que fesient le vuide pour se remplir toutes seules, sans qu'on y sente rien et qu'on y voie goutte. Ça c'était ben bien canant ; tout le monde croyiont que c'était z'une affaire terminée.

Ah ben ! ouiche, je t'en flanque ! On dirait qu'y z'y font à l'esqueprès. C'est, du depis que-que temps, un asphyxiement pis que jamais. On peut pas selement se lantibardanner un mement et prendre de z'airs frais le soir

sans se trouver nez à nez avé ces Venissians que vous font de jiclaions à l'en-dessus vos frusques si vous avez le malheur d'avoir de distraquetances et de passer à flanc d'eusse. Oh ! là ! là ! c'est portant ben déjà assez de n'être obligé de s'escanner de chez soi quand y remuent leur sauce, que l'on est même feuré de n'en cacher ses argenteries ; faut alors que toute la rue demenage, pace que parsonne peut roupiller, tellement que ça empoisonne. C'est de z'abominations de voir que ceusse qui sont sargés de deriger de choses si importantes fassent pas pus de cas de ça qu'intéresse tant note repos et note santé à tousser. Y s'en fichent pas mal, parguienne ! Pourvu qu'y ramyent nos piastres, c'est tout ça qu'y veulent, ces emmielleurs.

Reusement que nous ons de conseillers municipaux que sont nos vrais frangins et que vont mettre ordre à tout ça, même qu'y sont n'après s'en occuper. On dit qu'y gn'a troisse socilliétés que veulent agrapper l'entreprise : la socillité Phelippe, la Caillat et celle des porpiétaux réunis. On verra ben celle qu'esse la méyeure. En tout cas, faudra pus que les vendangeurs se parmettent de jeter leur buyon de dessus les ponts que ça n'en fait torner l'eau de nos rivières.

Et la Companie Yonnaise des omnibus et des fiâcres, c'est celle-là que n'en fait des siennes !

Tez, l'aute jour, la Madelon z'et moi nous ons n'été z'obligés de prendre un fiâcre pour aller faire de courses. Nous étions depis au moinsse deux heures dedans la boîte que nous avions encore quasiment pas bugé.

Pour lorsse nous ons rencontré ce vieux t'ami Gnafron que n'en était tout épatrouillé de nous voir faire ainsi de farettes. Et y nous dit : Comment c'est vous que vous vous faites chiner par ces pauvres chivaux que se tiennent pas debout sus leurs fumerons !

— Mais te vois ben, mon pauve vieux, que je lui rebrique, que nous ons pris ce sapin pace que nous avons trop de presse.

— Ah ben ! t'as ben réussi ! Te sais donc pas que ces pauvres bêtes peuvent pas caminer le monde pace qu'elles mangent pas leur saouil. Magine toi que, quand on leur donne de paille



à chiquer, on leur z'y met de lunettes verdes sus les quinquets pour leur z'y faire aceroire que c'est de foin ; et pis, en guise d'avoine, on leur fiche de maïsse, et, si ça leur suffit pas, on les regale à coups de fouet.

— Pas possible ! de maïsse !

— Oui de maïsse. Et je sais ben pourquoi, moi. Les gueusards que derigent la carcine charchent tous les moilliens pour faire de z'écornomies et grossir leur magot ; ainsi, c'tte année, rien qu'avec leur maïsse, y z'ont déjà mis de soixante à quatre-vingt mille battants de coin. Et mêmement y gn'a de cochers bons zigues que n'achètent de leurs propes pecuniaux de picotins d'avoine pour y donner à ces pauvres bêtes que sans ça ne pourraient jamais marcher.

— Mais es-tu ben sûr de ce que te dis là, Gnafron, que la Companie fasse de sauvageries semblables ? Elle connaît donc pas la loi de M'sieu Grandmont que protège les animals et surtout ceusse que travayent tant pour nous et que nous rendent tant de sarvices. Je m'étonne pus si ces pauvres chivaux peuvent pus avancer. N'empêche que c'est encore nous que sons les viquetines de toutes ces manigances, pace que, si nous sons pressés, y gn'a pas plan de nous faire sarvir convenablement.

Faut ben dire que c'est à peu près de même pour tout. Ainsi, dedans la voirie, trouvez-vous que tout se passe sans qu'y ait de reproches à faire ? Y gn'a là-dedans de melachons que se donnent de z'airs de ben faire l'ovrage de la Ville et que ne font que de semblant. A preuve

qu'y s'occupent toujours des mêmes rues qu'y rebougrassent et revirent de sèpétante fois par an, tandis qu'y gn'a de quarquiers ousqu'y ne mettent jamais la piotte. C'est y pas vrai, les gones de Saint-Just et de la Guyotière, et aussi vous les t'amis de la Croix-Rousse et de Saint-Georges? Vous êtes portant ben de Yonnais; vous payez ben comme les autes.

C'est comme pour ceusse que sont commerçants et que veulent mettre soit de z'enseignes, soit de tentes sus leurs magasins; leur z'en fait-on de z'arias? La Voirie leur z'y envoie tout le temps de feseurs d'embaras que leur charchent toujours de rogne; on dirait de roquets que veulent vous mordre quand y vous parlent! Y savent que vous dire: Où sont vos parmissions? Et si vous les montrez pas tout de suite, y n'attendent pas de z'espliquances et vous fichent de procès-verbals, quand même que ces parmissions y serient demandées et déjà n'en route.

Allons, allons, fesez pas tant les malins, tas de voiriens! Nous pourrions ben aussi vous en flanquer de procès-verbals, nous autes contribuyables. Quant y fait de chaleur à n'en faire peter les vitres et que les trottoirs nous brûlent



les paturons, vous savez pas selement faire faire de z'arrosages. Gn'a que quand y pleut que vous y pensez. L'aute jour, par ezemple, y degradingolait de l'eau à n'en declaveter les portes du firmament, et les cantonniers fesient de jiclements avé leurs boyaux. Eh ben velà, c'est toujours à ces occasions là qu'on nous fait de rafraîchissements.

Mais je vous ai pas encore detrancanné tout ça que j'ai sus l'estôme et que me grabotte de mécontentement jusqu'au fin fond des boyes.

Gn'a encore le Mont-de-Piété que je trouve qu'y n'en a guère, lui, de piété.

Il arrive ben trop sovent que l'on est z'obligé d'avoir de recours à c'tte cambuse. C'est quand on chôme d'ovrage et qu'y faut quand même nourrir sa carcasse.

C'est ben sûr pas les mirlionnaires que font travayer la boîte; c'est les ovriers, les pauvres canezards comme moi. Et on a ben toujours raison de dire: Aux pauvres la besace! Les gros négociants et porpiétaux, quand y font de z'emprunts, trovent de pignolles à cinque pour cent, tandis que nous autes, quand nous vons au Mont-de-Piété, on nous prend le dix. Et encore, de fois qu'y gn'a, on est reçu comme de chiens dans un jeu de quilles, ou comme si on était de voleurs. Là, pour de vrai, ceusse que font les engagements n'ont pas trop d'z'airs engageants!

C'est pas Guieu possible que de gesses que veulent passer pour de z'humanitaires, n'écorchent de c'tte façon le pauve monde. Comment, tas de pillandres, vous ne prêtez que sur de gages que valent troisse et quate fois ce que vous donnez, et vous avez le toupet de nous prendre d'z'intérêts de c'tte force, sans compter que vous nous faites payer l'intérêt d'un mois n'entier quand y gn'a qu'un seul

jour d'écoulé. D'ailleurs, vous êtes ben sûrs de rien perdre pisque vous faites vendre note bataclan aussitôt que l'échéyance n'esse arrivée, même que c'est ceusse de la *Bande Noire* qu'en profitent.

Et, avé ça, vous voulez nous faire accroire que vous nous rendez de sarvices!

On vous en prête ben, à vous autes, de z'ar-gents, et qu'on vous fait pas payer si cher, pisque la Ville, il y a quéques mois, vous a t'aboulé trois cent mille battants et qu'elle ne vous prend que le troisse pour cent. Hein! vous êtes pas de manchots, vous autes; vous savez ben vous graisser les pattes!

### MONT DE PIETE



Mais, c'est pas ça le plus fort qu'on puisse vous arreprocher. Et les *bonis*, doncque, comme vous les appelez? Après que vous avez fait de vente, quand y s'est passé un peu de temps, si celui à qui n'appartenait l'objet vendu vient arréclamer le surplus que lui revient et que vous lui devez, vous lui dites: « Zut! Le temps n'est passé. C'est tout de benefice pour la Caisse! » C'est-y pas de vrai brigandage, ça?

C'est comme ceux que vous dites de cormissionnaires, y la connaissent ben aussi. Gn'a beaucoup de monde qu'ont de favette et que

## COLLATION DES GRADES

COMÉDIE FANTASTIQUE

La scène se passe dans la soirée du vendredi 21 juillet 1876.

Le théâtre représente l'intérieur d'un wagon de première classe de la Compagnie P.-L.-M. Ledit wagon est en gare à Paris.

Deux voyageurs entrent et s'installent.

Ces voyageurs sont MM. Mangini et Perret, tous deux sénateurs du Rhône.

Le train part.

*M. Perret.* — Ouf! Nous avons bien failli manquer le train...

*M. Mangini.* — Ce qui m'eût été extrêmement désagréable. L'administration de mes lignes de chemin de fer réclame ma présence à Lyon. Je ne peux pas m'absenter.

*M. Perret.* — Le fait est que vous ne venez pas souvent siéger à Versailles.

*M. Mangini.* — Que voulez-vous? Les affaires avant tout... j'entends les affaires personnelles. Si je me suis fait nommer sénateur, ce n'est pas pour que cela portât préjudice à mes entreprises.

*M. Perret.* — Oh! je ne vous fais point de reproches. D'ailleurs, en ce qui concerne les votes comme toutes choses, la qualité est préférable à la quantité... Et vous avez aujourd'hui admirablement voté.

*M. Mangini.* — Oui, le Sénat, par une majorité de cinq voix, a repoussé le projet du gouvernement relatif à la collation des grades.

*M. Perret.* — La belle chose que l'union! Grâce à l'accord des cléricaux, des orléanistes et des bonapartistes, le ministère a été battu, la Chambre des députés a vu sa décision frappée de notre *veto* sénatorial.

*M. Mangini.* — C'est vrai. Messieurs de Broglie, Buffet et Dupanloup sont dans l'enivrement du triomphe.

Mais, à vrai dire, un souci m'empêche de partager complètement leur allégresse. J'ai été nommé comme républicain... Comment ma conduite au Sénat sera-t-elle appréciée à Lyon?

*M. Perret.* — Ah bah! De quoi vous inquiétez-vous? Moi, qui ai voté comme vous, ne me suis-je pas présenté et n'ai-je pas été élu comme candidat libéral? Et puis, nous ne sommes pas les seuls... Voyez Laboulaye!

*M. Mangini.* — Vous avez raison. On ne peut contenter tout le monde et son père. Enfin nous aurons toujours l'approbation et l'appui des cléricaux, ce qui n'est pas à dédaigner en affaires.

*M. Perret.* — Grâce à nous, les Facultés catholiques pourront délivrer des diplômes à leurs élèves.

*M. Mangini.* — C'est à dire que ceux-ci seront interrogés par des jurys mixtes.

*M. Perret.* — Sans doute... en attendant mieux. Les jurys mixtes, il faut bien l'espérer, seront remplacés plus tard par des jurys entièrement cléricaux. Enfin, dans un avenir plus ou moins rapproché, l'Université ayant disparu, les nouvelles Facultés, maîtresses de l'enseignement supérieur, seront seules à créer des médecins, des avocats... et, qui sait? peut-être des ingénieurs et des officiers...

Ayant ainsi vaticiné, M. le sénateur Perret, fatigué par les émotions de la journée, ferme les yeux et s'endort. Son collègue ne tarde pas à l'imiter.

A ce moment — comme dans les féeries — une vision apparaît aux deux dormeurs. Le fond du théâtre, c'est-à-dire du compartiment, s'ouvre et laisse voir une salle où des hommes, revêtus de longues robes noires, font passer des examens à de jeunes candidats.

Chose étrange — mais non sans précédents dans les comédies fantastiques où l'imagination de l'auteur a pleine licence — la plupart des examinateurs sont des gens morts depuis longtemps, et cependant l'action semble se passer dans des temps futurs.

### Faculté des Lettres

Les RR. PP. Nonotte et Patouillet, professeurs, exami-

nent les candidats, ainsi que le R. P. Loriguet, spécialement chargé de la partie historique.

*Le P. Nonotte* (à un candidat). — Quels sont les meilleurs écrivains du XVIII<sup>e</sup> siècle?

*Le candidat.* — Je ne puis nommer, et cela sans flatterie, que mes deux illustres maîtres, les RR. PP. Nonotte et Patouillet.

*Le P. Patouillet.* — Très-bien. Et pourriez-vous me citer, bien que leurs ouvrages vous soient sans doute inconnus, les écrivains qui, à cette époque, firent paraître la plus monstrueuse ignorance et le plus mauvais goût.

*Le candidat.* — Jean-Jacques Rousseau, qui était dénué de tout bon sens, et Voltaire, qui manquait absolument d'esprit.

*Le P. Loriguet.* — Quel est l'acte le plus magnifique, l'événement le plus glorieux de l'histoire de France au XVI<sup>e</sup> siècle?

*Le candidat.* — La Saint-Barthélemy, journée pendant laquelle la vraie foi fut sauvée par Charles IX et Catherine de Médicis, sa mère.

*Le P. Loriguet.* — Quels hauts faits ont immortalisé Louis XIV?

*Le candidat.* — La Révocation de l'Edit de Nantes, et la guerre contre les Camisards où se sont illustrés les dragons du maréchal de Villars.

*Le P. Loriguet.* — Quels sont les personnages les plus célèbres du siècle de Louis XIV?

*Le candidat.* — Le Père La Chaise, le Père de la Colombière et la bienheureuse Marie Alacoque.

*Le P. Loriguet.* — De quoi est mort Henri III?

*Le candidat.* — D'une indigestion.

*Le P. Loriguet.* — Et Henri IV?

*Le candidat.* — D'un accident de voiture.

*Le P. Loriguet.* — Par qui a été gagnée la bataille d'Austerlitz?

*Le candidat.* — Par le marquis de Buonaparte, lieutenant-général des armées de Sa Majesté Louis XVIII.

*Le P. Loriguet.* — C'est très-bien. Vous êtes reçu.

n'osent pas se faire voir dans vote grande fabrique; ceusse-là vont chez vos commissionnaires, mais y savent ben ce qu'y leur en coûte. Ça leur revient en plusse à deux ou troisse pour cent, ce qui fait que les pauvres mamis empruntent à douze et treize pour cent! Et pourtant y devraient pas payer pus que les autes, pace qu'y z'ont pus d'amour-prope.

Y gn'a ben déjà longtemps qu'on nous a promis de reformes dans tout ça, et de reformes que ne sont pas pour de rire, pisque elles sont si utiles et qu'elles doivent soulager l'humanité entière et les Yonnais en particuyer.

Te pas, les frangins?

JEAN GUIGNOL.

CHAMBRE DES DÉPUTÉS

Toujours drôle la droite; si elle n'existait pas il faudrait l'inventer. Elle vient de se prendre tout à coup d'un fol amour pour les facteurs ruraux; malheureusement il y a au rapport de la commission du budget une page 52 qui a devancé les droitiers de pas mal de longueurs; malgré cela M. des Rotours veut absolument que la commission, qui ne doit s'occuper que du budget de 1877, s'occupe du budget de 1876; il finit par comprendre et retire son amendement.

Mais M. Baudry d'Asson n'a rien compris du tout; il reprend l'amendement des Rotours. Pour le soutenir, il déclare qu'il n'est pas allé sous les orangers de Saint-Sébastien, qu'il n'a pas fait le voyage de Paris à Rome en ballon; et vraiment, il a eu tort, il eût peut-être trouvé dans ce voyage le sens qui lui manque, et c'est le bon. Comme il n'a rien fait de tout cela, il se pose en sauveur de la France...; après cela le Capitole a bien été sauvé!!

Une élection est invalidée, celle de M. Tron (sans exclamation, s. v. p.).

Le pitre ordinaire de leurs majestés bonapartistes, M. Paul de Cassagnac, interpelle le ministère sur la nomination de M. David à la mairie d'Auch; l'orateur vient d'entrer dans une phase nouvelle, celle de la Napoléo-crapulo-cratie; cette fois il est définitivement classé. Du reste quand on défend le deux-décembre et les hommes qui l'ont fait il est évident qu'on ne peut les défendre dans un langage noble et élevé; alors qu'on parle de boue et d'ordure, le langage est forcément malpropre, et là M. Paul de Cassagnac est dans son élément; aussi s'en est-il fourré, fourré jusque-là.

Au fond, il se fiche pas mal de M. David et de la mairie d'Auch, il voulait surtout compromettre le Président de la République.

M. Grévy, président de l'assemblée, cloue au pilori le deux-décembre, et propose un ordre du jour motivé. Gambetta, avec une éloquence irrésistible, anéantit les préten-

tions des bonapartistes, et les soufflette au visage de ces deux hontes indélébiles, le deux-décembre et Sedan.

L'ordre du jour motivé est voté à l'unanimité; la droite et les bonapartistes ne votent pas; la honte les empêche même de voter contre.

SÉNAT

Le Sénat s'est occupé de la collation des grades. M. Challemel-Lacour ouvre le fen. Nous n'avons pas la prétention d'analyser ce magnifique discours dans lequel l'orateur s'est surpassé lui-même et a démasqué toutes les manœuvres du cléricalisme.

Après M. Challemel-Lacour vient M. Foucher de Careil, puis M. Dupanloup monte à la tribune; il fait un sermon en plusieurs points; ce n'est plus le Dupanloup de l'ancienne assemblée, il n'est pas à la tribune, il est à la chaire, la pensée est obscure, la voix sourde, l'orateur ne redevient lui-même que lorsqu'il sonne le combat; en somme peu de succès.

M. Jules Simon répond à M. Dupanloup. Comme Challemel-Lacour, Jules Simon est supérieur à lui-même; éloquent, souple, insinuant, il séduit son auditoire.

Un jour M. Thiers voyant Jules Simon se promenant avec un évêque, disait: Je me demande toujours lequel des deux est l'évêque.

Après Jules Simon, Laboulaye. Rendra-t-il l'encrier? Telle est la question que tout le monde se pose; bientôt l'on s'aperçoit qu'il ne rendra pas l'encrier. Dans cette volte-face l'orateur est mal à l'aise; la chasse au portefeuille n'est pas chose facile, surtout quand ce portefeuille ne viendra pas, quel que soit le résultat. Pour l'orateur, les bonapartistes et les cléricaux se transforment en claque théâtrale, et couvrent l'orateur de leurs bravos, comme autrefois les païens couvraient de fleurs leurs victimes avant de les immoler.

M. Waddington, ministre de l'instruction publique, défend son projet de loi, simplement, éloquentement.

Après lui, M. le duc de Broglie monte à la tribune. Une douce gaieté commence à se propager; en effet, M. de Broglie parle de la pauvreté du clergé; elle est toujours drôle, celle-là; aussi tout le monde rit; on rit même au banc des marguilliers.

M. Berthaud rappelle le Sénat à la pudeur.

M. Dufaure ramène la question sur son terrain, lorsque apparaît à la tribune M. Paris, l'homme le plus laid de France; il secoue le fameux spectre rouge qui n'effraie plus personne; l'orateur fait lui-même plus d'effet dans ce genre que le fameux spectre.

Enfin l'on vote, le projet du gouvernement est repoussé.

Dans ce vote, notre sénateur Mangini, le parrain de toutes les cloches du canton de Saint-Laurent-de-Chamousset, l'ami de Ducros, jette enfin son masque de libéralisme dont il s'était affublé pour la comédie de l'élection; il vote contre la loi, et cependant, il y a dix jours, M. Jules Simon écrivait à Lyon à M. Siéf...: « M. Mangini nous a promis de voter pour le projet de loi, inquiétez-vous seulement de M. Perret. » Allons, que les Mangini s'appellent Lucien ou Félix, ils ont été, ils sont et ils resteront cléricaux et bonapartistes; demandez à M. Cazaux, demandez à Windrif!!

Dernière nouvelle. — M. Laboulaye vient d'adresser une requête pour être autorisé à changer son nom; il demande à s'appeler La Boulette.



PANTINS ET FICELLES

Je manquerais à tous mes devoirs si, parlant de pantins et de ficelles, je passais sous silence les bonapartistes et leur manière de procéder.

Eh bien, je l'avoue, ce diable de Popaul me fera toujours rire.

N'avait-il pas, l'autre jour, dressé son plan, établi ses batteries, formé ses bataillons et placé ses tirailleurs, le tout dans la folle espérance de donner au cabinet, ébranlé par le vote du Sénat, le coup de la fin.

Ce bon Popaul!

La ficelle était de bonne grosseur: « Attaquons le ministère, s'est dit Popaul; attaquons-le vertement; allons de l'avant, ne ménageons rien; et surtout, faisons en sorte que personne ne puisse riposter. »

Brave Popaul! Excellent moyen, n'est-ce pas, quand on veut se mesurer à un ministre, de commencer par lui mettre la camisole de force du règlement!

\*\*\*

Mais, malgré la myopie inguérissable dont la plupart de nos représentants sont affligés, tous ont « débiné le truc. » Les orléanistes surtout, gens experts en la matière, n'ont pu retenir un large sourire. Ils n'avaient pas aperçu ficelle pareille depuis la mésaventure du dernier des Condé.

Vous savez le reste. La corde, trop tendue, a cassé.

Mais Popaul n'est jamais pris sans vert. La lecture de l'ordre du jour qui rappelait le vote de déchéance lui a inspiré cette observation pharamineuse: « Si cette déchéance qui fut proclamée à Bordeaux était bien sérieuse, vous n'y reviendriez pas si souvent! »

Vrai! j'en deviens manchot des deux bras. Voyez-vous d'ici Jean Hiroux assistant à la lecture de son casier judiciaire, et s'écriant: « Mon président, j'ai été, il est

Faculté de Droit.

Sont examinateurs, les RR. PP. Mariana, Escobar, Molina et Lavalette, ce dernier spécialement chargé du droit commercial.

Le P. Mariana. — Le meurtre est-il permis? Le candidat. — Non, certes. A moins que... (Suit une longue dissertation sur les cas de conscience...)

Le P. Escobar. — La fraude est-elle autorisée? Le candidat. — Jamais, si ce n'est lorsque... (Nouvelle et non moins longue dissertation.)

Le P. Escobar. — Quelle est la peine à infliger à ceux qui, sans motifs, jurent par le saint nom de Dieu?

Le candidat. — Les coupables doivent avoir les oreilles coupées et la langue percée d'un fer rouge.

Le P. Molina. — Et à ceux qui mangent des aliments gras en temps de carême?

Le candidat. — Ceux-là doivent être pendus haut et court.

Le P. Escobar. — Que pensez-vous des biens du clergé?

Le candidat. — Les biens dont le clergé a été odieusement dépouillé pendant la Révolution doivent être repris à d'injustes possesseurs et rendus à leurs maîtres légitimes. En outre, ils ne sauraient être soumis à aucun impôt.

Le P. Molina. — Quelle est votre opinion sur le mariage civil?

Le candidat. — Il est absolument nul. Les personnes qui sont unies de cette façon vivent dans le concubinat et leurs enfants sont illégitimes.

Le P. La Valette. — A quoi doit tendre un honorable commerçant?

Le candidat. — A faire une faillite aussi grosse que possible. Sur ce point, votre illustre exemple nous indique notre devoir.

Le P. La Valette (visiblement flatté). — Fort bien répondu.

Le candidat est reçu.

Faculté de Médecine

Le R. P. Sanchez n'a jamais été fameux dans l'art d'Hippocrate. Mais — comme dans son livre *De Matrimonio* (ne pas le laisser trainer sur la table de famille) il a eu l'occasion de s'occuper quelque peu de médecine — c'est à lui que revient le soin d'interroger les futurs Esculapes.

Après quelques demandes et réponses que nous passons, vu leur nature... particulièrement scabreuse, l'examineur interroge un candidat sur les progrès de la thérapeutique moderne.

Le P. Sanchez. — De nouveaux remèdes ont-ils été découverts récemment?

Le candidat. — Plusieurs spécifiques doivent être cités.

Le P. Sanchez. — Voyons... Comment traiteriez-vous un malade affligé de paralysie?

Le candidat. — En lui faisant des lotions avec de l'eau de Lourdes.

Le P. Sanchez. — Quel médicament ordonneriez-vous à un sujet atteint de dispepsie!

Le candidat. — De l'eau de la Salette puisée au moment de la bénédiction.

Le P. Sanchez. — Que conseilleriez-vous à une personne sujette à la danse de Saint-Guy?

Le candidat. — Je lui conseillerais un pèlerinage à Paray-le-Monial.

Le P. Sanchez. — Très-bien. Vous êtes reçu docteur.

Faculté des Sciences

Le R. P. Nimporteki, d'origine polonaise, interroge les candidats.

Le P. Nimporteki. — Récitez-moi l'abrégé de l'Ancien Testament.

Le candidat. — *Deus creavit cælum et terram intrâ sex dies, etc., etc.*

Le P. Nimporteki. — Vous dites, et avec raison, que Josué a arrêté le soleil. Ce fait historique n'a-t-il pas soulevé quelques objections?

Le candidat. — Un mécréant, nommé Galilée, a essayé de soutenir que, la terre tournant autour du soleil et le soleil restant fixe, Josué n'avait pu accomplir le miracle que rapportent les Ecritures. Mais l'absurde théorie de Galilée a été condamnée par la docte et bénigne Inquisition, si bien que son auteur a dû faire amende honorable et se rétracter.

Le P. Nimporteki. — Très-bien... Maintenant, récitez-moi votre Credo.

Le candidat. — *Credo in unum... etc.*

Le P. Nimporteki. — C'est parfait... Vous avez la foi qui vaut mieux que la science. Or, qui peut le plus peut le moins. Donc, vous êtes docteur ès-sciences physiques et mathématiques.

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

Le train s'arrête. La vision disparaît.

Un employé s'avance et crie *Lyon-Perrache!*

MM. Mangini et Perret se réveillent en sursaut.

M. Mangini. — Quel rêve extraordinaire je viens de faire!

M. Perret. — Et moi donc!

M. Mangini. — Je voyais passer des examens.

M. Perret. — Moi de même.

M. Mangini. — Lyon-Perrache... Nous sommes arrivés.

Formidable coup de sifflet.

M. Mangini (tressaillant). — Entendez-vous!... Serait-on déjà prévenu de notre retour!

M. Perret. — Mais non... c'est la machine qui siffle ainsi.

M. Mangini. — Ah! pardon... je croyais...

CADET.

vrai, plusieurs fois condamné pour vol et pour d'autres méfaits; mais, si ces condamnations étaient bien sérieuses, vous n'y reviendriez pas avec tant de persistance!

Et dire qu'avec des arguments de cette force, M<sup>r</sup> Lachaud, un bon badingoin pourtant, n'a pu faire acquitter ni Troppmann, ni Bazaine.

Un bonhomme qui partage avec Popaul le privilège de me dilater la rate, c'est Tristan Lambert.

Connaissez-vous Tristan? Avez-vous vu Lambert?

Lambert n'est pas un aigle, tant s'en faut; mais il est bonapartiste quand même. Il a eu, d'ailleurs, son jour de popularité, sous l'empire, au même titre que la comète ou la femme à barbe.

Lambert a une spécialité. Il crie à tout propos, et plus volontiers hors de propos: « Et le 4 septembre! »

Avez-vous jamais sondé la profondeur de cette exclamation? Rien qu'à se pencher sur le bord, on se sent pris de vertige. Elle n'a de comparable que « l'insondable » vessie de celui dont Popaul voudrait ramener la veuve aux Tuileries, sans qu'on lui connaisse d'autres titres à notre respect que d'avoir expérimenté la langue française comme son ex-auguste époux expérimentait les femmes: en pratiquant les liaisons dangereuses.

Mais Popaul a toujours eu de ces idées cocasses.

C'est bien pour cela que Popaul me fera toujours rire.

CLAUQUE-POSSE.

## CORS ET MUSETTES

### L'UNIVERSITÉ ET SA COMPAGNE

FABLE

Dame Faculté catholique

Disait un jour à l'Université:

« Si nous sommes en République,  
C'est pour avoir la Liberté;  
Permettez qu'à mon tour je forme,  
Des avocats, des médecins! »

Dame Université commit la faute énorme

De ne pas s'opposer à de pareils desseins;

Pour la collation des grades,  
D'un jury mixte l'on convint.

Au bout de quelq. temps, autres jérémiades;

Le cléricisme se plaint

De ne pouvoir, tout seul, délivrer à sa guise

Diplômes et brevets aux enfants de l'Église.

L'appétit venant en mangeant,

Dame Faculté catholique

Veut supplanter complètement

Dame Université laïque,

Et lorsque celle-ci, voyant cet appétit,

Veut sa place et la redemander,

L'autre montre les dents et dit:

« Je suis prête à sortir avec toute ma bande,

Si vous pouvez nous mettre hors! »

Ses petits étaient déjà forts.

Don fait aux cléricaux, toujours on le regrette:

Pour tirer d'eux ce qu'on leur prête,

Il faut que l'on en vienne aux coups;

Il faut plaider, il faut combattre.

Laissez leur prendre un pied chez vous;

Ils en auront bientôt pris quatre!

CADET.

(D'après Lafontaine: *La Lice et sa compagnie.*)

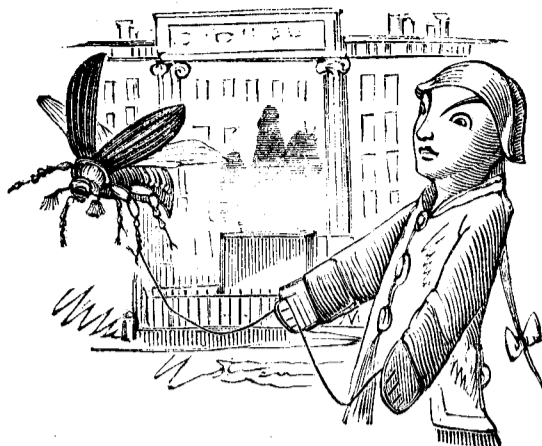
## PENSÉES D'UN VIEUX DE LA CHARITÉ

Comme disait un ancien employé de la Charité, qui paraît l'avoir oublié depuis: jamais la copie n'a valu l'original.

Il y a des titres de noblesse qui ne sont que des sobriquets donnés par le peuple; témoin ce meunier que ses pratiques appelaient le marquis vole-en-sac, et dont les descendants signent aujourd'hui: de Volensac.

La douleur est dans les estomacs cléricaux. Le célèbre baron Brisse vient de mourir. Adieu les menus gras pour les jours maigres! *La Décentralisation* est au désespoir.

PÈRE COQUARD.



## GANDOISES DE LA SEMAINE

On a beaucoup parlé du vote émis par le Sénat sur le projet de loi de M. Waddington; on n'en parlera jamais assez.

Si le cléricisme réussit, dans trois mois, à obtenir la même majorité, nous allons nous trouver exposés à être soignés par des médecins selon le *Syllabus* et nous devons confier le soin de défendre nos intérêts à des avocats qui seront plus ferrés sur le droit-canon que sur le code civil.

Les journaux graves ont pris soin d'informer leurs abonnés ceux qui en ont — que M. L. Mangini, sénateur élu du département du Rhône, malgré son petit programme libéral, a voté avec saint Dupanloup, le duc de Broglie et le révérend père Buffet.

La chose, en elle-même, n'a rien qui doit surprendre nos grands confrères, au point de leur faire jeter les hauts cris. Quand on est arrivé à compter dans les rangs de l'aristocratie de l'argent, la tête tourne ou tout au moins peut tourner. (Je dis peut tourner parce qu'il y a des gens de bon sens partout.) Et alors, on veut appartenir au grand monde; à celui qui se croit pétri d'une autre pâte que le commun des martyrs; et, comme en ce moment le dévouement au cléricisme ouvre les portes des salons aristocratiques, on va avec les cléricaux. Il y a des votes qui se transforment en savonnettes à vilain.

M. L. Mangini l'a probablement compris ainsi. Fabricant de chemins de fer à bon marché, il a voulu conquérir pour pas cher l'estime des amis de la Compagnie de Jésus et il a voté en faveur de l'enseignement cléricol. Le terrassier a tenu à être savonné; mais, quoi qu'il fasse, il n'en est et n'en restera pas moins vilain, fort vilain, très-vilain, comme dit Bé-ranger.

Ceci est de l'histoire, mais je vous demande la permission de ne pas vous dire où la chose s'est passée, et de taire les noms des héros.

Une jeune et charmante femme, qui vit encore, Dieu merci, était aux prises avec ces grandes douleurs qui précèdent de grands bonheurs. On avait appelé à son chevet deux illustrations médicales, des hommes en grande réputation, mais, il faut bien le dire, de ceux qui remplacent parfois la science absente par de l'aplomb. Ce n'est pas eux qui auraient oublié de dire, dans une ordonnance, combien il convient de mettre de grains de sel dans un œuf. Ils avaient soin d'ailleurs d'appeler l'attention du public par des allures quelque peu excentriques: leurs confrères les désignaient sous le nom de Double-six, sous prétexte qu'ils posaient toujours.

Donc, les deux illustrations aidaient de leur mieux à dame nature, mais sans succès; la patiente souffrait horriblement, et il vint un moment où les deux médecins donnèrent leur science au diable, ce qui était un mince cadeau, et s'avisèrent d'un expédient bien étrange. — Nous sommes convaincus que les hommes sont désormais impuissants, dirent-ils aux parents éplorés; il faut vous adresser à Dieu.

Sur le conseil de ces Purgon on improvisa une petite chapelle, et pendant que la jeune femme se tordait de douleur, on récitait les prières des agonisants.

Le mari, éperdument épris de sa femme, et que le chagrin rendait fou, sortit en courant, ne sachant où il allait. Le hasard, qui a plus d'esprit que tout le monde, lui fit rencontrer un ami à qui il dit, en pleurant, ce qui se passait chez lui.

— Rien n'est désespéré, dit l'ami, va chercher le docteur X..., et si c'est possible, ta femme est sauvée.

Le conseil était bon et fut suivi. Quelques heures après, la jeune épouse était délivrée, et si vous passez dans le pays qu'elle habite, vous pourrez lui entendre raconter cette histoire: de temps en temps elle interrompra son récit pour embrasser un adorable baby, comme je vous en souhaite un à tous, à condition qu'il ne coûte pas tant de douleur à sa mère.

Après le succès énorme de *Marceau ou les Enfants de la République*, au Grand-Théâtre, est venu le succès des *Danicheff* — succès d'artistes, cette fois — car la pièce est si fort de M. Alexandre Dumas fils, que, si elle avait été jouée par la troupe de ce cher M. Senterre, elle aurait eu tout juste une représentation.

Nous approchons du 1<sup>er</sup> septembre, et, bientôt, il nous sera donné d'apprécier les chanteurs que le directeur a engagés pour la saison prochaine. Quelques renseignements déjà donnés sur le personnel que va présenter M. Senterre ne nous disent rien de bien séduisant. Fidèle au système qui lui a si mal réussi l'an dernier, le successeur de M. d'Herblay aurait composé sa troupe de conscrits et d'invalides: ça promet. Qu'une compagnie lyrique formée dans ces conditions là soit bon marché, c'est certain; mais qu'elle renferme des éléments sérieux pour plaire, c'est plus que douteux.

Voyez-vous d'ici M. Senterre discutant ses prix avec les artistes qui aspirent à faire notre bonheur:

— Où avez-vous chanté jusqu'à présent?

— Nulle part, Monsieur, mais je suis plein de zèle et n'ai que de modestes prétentions sous le rapport de l'argent.

— Êtes-vous seulement de la force de Duprez?

— Je ne le connais pas.

— Cela suffit! Je vous annoncerai comme un de ses élèves.

C'est du Bilboquet tout pur.

— Et vous, Monsieur, où avez-vous chanté?

— Un peu partout, et je puis me vanter d'avoir eu des malheurs qui sont assez connus.

— C'est pour le mieux. Je raconterai qu'autrefois vous avez fait florès; et, avec des amis habilement répandus dans la salle, votre affaire est assurée.

— Vous savez que j'ai un répertoire dont je ne sors pas; si vous voulez monter quelque chose, vous pourrez vous fouiller.

— Pour qui me prenez-vous? Monter quelque chose! Allons donc! Il se peut que je monte un ballet — un vieux — j'ai ce qu'il faut pour cela; une collection de manches aussi nombreuse que mal choisie. Mais pour le reste: oh! la! la!

D'ailleurs, aurait pu ajouter M. Senterre, j'ai un excellent système. Que le public siffle un chanteur ou une chanteuse, je ne m'entête qu'à demi, mais je demande le temps nécessaire pour remplacer; ça dure deux mois, et ça se comprend, il faut longtemps chercher pour trouver plus mauvais. On resiffle; je recommence ma petite opération. Ce n'est pas plus malin que ça. J'arrive ainsi à la fin de l'année, j'encaisse la subvention, le public est mécontent, mais cela m'est égal, assuré que je sais d'avance que mon privilège ne sera pas renouvelé.

Le bon marché! — tout est là. Le reste n'est qu'un détail.

Pour cette fois du moins, le Pif, Paf, Pouf des balles a été le signal d'une grande et noble fête: celle de la Fraternité.

Quel autre nom donner à cette magnifique réunion de Lausanne à laquelle ont pris part deux Sociétés lyonnaises: celle du Tir et celle de la Fanfare? Toutes deux ont fait du bruit, et toutes deux ont été couvertes d'enthousiastes applaudissements.

Bien des enfants de Lyon se sont rappelés avec une douce et vive émotion l'hospitalité généreuse et sympathique qu'ils avaient reçue en Suisse, en des temps moins heureux. Les braves Helvètes ne se souvenaient que du plaisir qu'ils ont éprouvé à être utiles à des vaincus, qui portaient inscrits sur leur drapeau le mot République.

On a prononcé de beaux et patriotiques discours: — ceci on l'eût pu faire en France — dans une réunion privée —; mais ce qui ne se peut guère chez nous a été fait à Lausanne: on a chanté la *Marseillaise*, l'hymne sublime.

Merci à la Suisse, nos compliments à ceux de nos compatriotes qui nous ont si dignement représentés à Lausanne.

Il nous importe peu qu'il n'y ait plus de Pyrénées, alors que l'Espagne crie: vive le roi; mais nous sommes heureux de dire qu'il n'y a plus rien qui nous sépare de la Suisse, parce qu'on y crie sans contrainte et de tout cœur:

VIVE LA RÉPUBLIQUE!

GNAFRON.

## CORRESPONDANCES

Au gros malin. — Comment, toi, t'as trouvé que ça arressemblait à Grandville? c'est pas Guieu possible! Je fais de gageure que c'est ta sarpe de concierge que t'as soufflé cette évention.

A une M. fugitive. — Fais bien attention, si te refais de grabuge, je te renierai pour note vraie meman; faut que te soyes avé nous, ou sans ça nous te ferons pus peter la miaille. T'essee portant assurée al avance que nous sons tous tes vrais belins; mais pour le sûr te ne los aime pas.

Le Gérant, THEULE.